

## JULES DESTREE ET L'ITALIE

### A la rencontre du national-socialisme

PAR

PHILIPPE DESTATTE

*Conférence donnée le 25 février 1986 à l'initiative  
de l'Association "Dante Alighieri" de Charleroi,  
sous les auspices de l'Institut italien de Culture de Bruxelles.*

Des approches aussi multiples que diverses s'offrent à celui qui veut aborder à la fois le sujet "Jules Destrée" et le lieu "Italie". On peut, par exemple, montrer, décrire la passion esthétique que Jules Destrée, critique d'art, portait à la péninsule. Ainsi, on pourrait revivre les coups de foudre du fondateur des Amis de l'Art wallon pour les peintres primitifs de Toscane, des Marche, de l'Ombrie ou de Sienna, ou suivre l'ancien ministre des Sciences et des Arts, un jour où il voyageait en Calabre ....

Une autre voie, plus proche de ses préoccupations, s'offre aussi à l'historien: décrire le plus minutieusement possible, et à la suite des travaux de Michel Dumoulin, les pérégrinations de Jules Destrée pendant la Première Guerre mondiale. Alors, suivant une voie déjà tracée par l'auteur de l'introduction des *Souvenirs des Temps de guerre* (1), on pourrait mesurer l'importance du rôle joué par Destrée. Celui-ci, au côté du député libéral Georges Lorand, fit connaître à l'Italie les méfaits de son alliée allemande en Belgique, et contribua, par cette mission d'information, à décider le gouvernement italien, ou en tout cas une partie de l'opinion publique, à rompre ses alliances et à quitter sa neutralité pour rejoindre le camp de l'Entente.

---

1. J. DESTREE, *Souvenirs des temps de guerre*, Edition annotée par Michel Dumoulin, Nauwelaerts, 1980, coll. *Recueil de Travaux d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain*.

Nulle ambiguïté dans ces deux démarches. Juste le cheminement serein de la recherche documentaire. De la joie et des couleurs pour Fra Angelico et Benazzo Gozzoli, de la diplomatie et de la gloire sur fond d'orage pour "l'orateur formidable" et victorieux, décrit par Maeterlinck.

Une troisième approche cependant pouvait être tentée. C'est elle qui nous a conquis par son caractère expérimental: le choc de Jules Destrée avec l'Italie permet de préciser l'attitude intellectuelle du député wallon au contact d'un des mondes politiques qui a développé le plus loin, avec l'Allemagne, les idées de "nation" et de "socialisme". Le rapprochement de ces deux concepts, séparément attribués à Destrée et présentés comme deux aspects distincts d'une personnalité, est lourd de questions. Autrement dit, jusqu'à quel point des préoccupations sociales et une sensibilité liée à l'idée de nation peuvent mener, chez un homme comme Destrée, hier, ou chez quiconque aujourd'hui, à une idéologie dont la sonorité même du mot retentit comme une sentence: "national-socialisme".

Jusqu'où peut-on suivre un journaliste lyrique qui écrit: "Destrée avait eu deux vies militantes, l'une qui le colla au réel, l'autre qui l'en arracha. Et deux imaginaires, le socialisme qu'il épura de son idéologie chimérique, le nationalisme, qui le fit dresser sur ses ergots et battre le tam-tam"? (2).

Marcel Liebman, analysant dans ses derniers écrits l'attitude des chefs du P.O.B. face à la guerre 1914-1918, notait sans concession: "Les emportements du tribun carolorégien ne le mettaient pas à l'abri de nouvelles ferveurs dont la guerre allait réléver la force, effervescente dans le cas de Destrée plus encore que dans celui des autres dirigeants socialistes belges (...). La guerre a si bien révélé à Destrée des valeurs nouvelles et lui a si bien fait comprendre la vanité des idéaux d'autrefois, qu'il dénonce les méfaits de "l'humanitarisme dangereux."(...)" (3).

---

2. P. VANDROMME, *Destrée, La Lettre au Roi*, Bruxelles, Legrain, 1984, p. 109.

3. M. LIEBMAN, *Les Socialistes belges, 1914-1918, Le P.O.B. face à la guerre*, Bruxelles, *La Revue nouvelle*, Fondation Jacquemotte et Vie Ouvrière, 1986, pp. 55-56.

Jules Destrée est-il tombé dans le piège idéologique que constitua la Grande Guerre pour tous ceux qui avaient foi en l'internationalisme socialiste et qui ont vu la force de la nation l'emporter dans les esprits échauffés sur celle du prolétariat? En se montrant l'allié objectif des nationalistes de tous bords (Gabriele d'Annunzio, Enrico Corradini, Benito Mussolini ...), lors de sa mission en Italie, Destrée ne contribue-t-il pas, lui, l'humaniste démocrate, à faire le nid du fascisme?

Exercice périlleux! Cette analyse que nous allons réaliser ne sera pas complète: à quelques exceptions près, elle se base sur les sources de Destrée qui ont été réunies sous forme de livres. Son journal publié en 1980: *Souvenirs des temps de guerre*; les travaux et articles de journaux qu'il a fait éditer pendant le conflit: *En Italie avant la guerre*, donc 1914-1915, puisque la république n'entre dans le conflit qu'en mai 1915; *En Italie pendant la guerre* (1915-1916); *Les socialistes et la guerre européenne*; *Figures italiennes d'aujourd'hui*; *Aux Armées d'Italie...* (4), ainsi que ses ouvrages d'avant et d'après le conflit. Les lacunes restent importantes: nous avons dû nous baser sur le mémoire de Jean-Claude Henrotin, consacré à *La Pensée politique de Jules Destrée* (5) et sur les travaux biographiques pour les discours parlementaires postérieurs à 1918 (il existe heureusement un recueil édité en 1914 pour ceux antérieurs à cette date, ainsi que pour certaines brochures).

L'historien israélien Zeev Sternhell qui s'est attaché à relever les origines intellectuelles du fascisme, a élaboré un modèle des différents courants de pensée qui ont nourri le national-socialisme. Ses travaux ont constitué l'apport capital de notre réflexion, car nous pensons avec lui que "c'est avant d'avoir conquis le pouvoir,

---

4. J. DESTREE, *En Italie avant la guerre, 1914-1915*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, 1915; *En Italie pendant la guerre, De la déclaration de guerre à l'Autriche (mai 1915) à la déclaration de guerre à l'Allemagne (août 1916)*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, 1916; *Les Socialistes et la guerre européenne, 1914-1915*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, 1918; *Aux Armées d'Italie* (en collaboration avec RICHARD DUPIERREUX), Paris-Barcelone, Bloud et Gay, s.d. (1916).

5. J.-C. HENROTIN, *La Pensée politique de Jules Destrée*, Bruxelles U.L.B. (mémoire de licence sous la direction de Marcel Liebman, Faculté des Sciences politiques), 1976-1977.

avant que pressions et compromis ne les transforment en groupes gouvernementaux pareils à tous les autres, que les mouvements et les idées présentent leur image la plus fidèle. La nature d'une idéologie politique est toujours plus claire dans ses aspirations que dans son application" (6).

Sur l'emploi des concepts de "fascisme" et de toutes les combinaisons des termes "national" et "socialisme", une mise au point autre que conventionnelle nous paraît impossible. Pour ne pas la simplifier, l'historien Pierre Ayçoberry nous rappelait dans ses *"Essais sur les interprétations du national-socialisme"*, que longtemps, en France on avait hésité pour traduire le nom du parti de Hitler par "socialisme national", grammaticalement correct, mais qui choque les oreilles de gauche, et "national-socialisme". En 1933, Emile Vandervelde emploie d'ailleurs encore "socialisme-nationaliste" pour dénoncer les méthodes hitlériennes (7).

Henri De Man, qui a suivi jusqu'au bout le parcours idéologique que nous étudions, nous éclaire de son expérience, dans *Au delà du nationalisme*, publié en 1946: "Les deux réactions psychologiques, socialisme et nationalisme, constituent pour ainsi dire des termes interchangeables. Une quantité correspondante de ressentiment dirigé, soit contre un adversaire social, soit contre adversaire national" (8).

Quant à nous, comprenant le terme "fascisme" tel qu'il a été conçu en France et en Italie au XIX<sup>ème</sup> siècle, nous ne le distinguerons pas du terme "national-socialisme", plus explicite, mais généralement réservé à l'hitlérisme.

A la Chambre, le 22 mai 1913, Jules Destrée s'interroge avec raison: "L'histoire? Mais y a-t-il quelque chose de plus fragile et

---

6. Z. STERNHELL, *Ni droite ni gauche, L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983; Maurice Barrès et le nationalisme français, Paris, A. Colin, 1972; *La Droite révolutionnaire, 1885-1914, Les origines françaises du fascisme*, Seuil, 1978.

7. P. AYCOBERRY, *La Question nazie, Les interprétations du national-socialisme, 1922-1975*, Paris, Seuil, 1979, p. 185; E. VANDERVELDE, *L'Alternative: capitalisme d'Etat ou Socialisme démocratique*, Paris - Bruxelles, L'Eglantine, 1933, pp. 104 sv.

8. H. DE MAN, *Au delà du nationalisme, Vers un gouvernement mondial*, Genève, Les éditions du cheval ailé, 1946, p. 87.

de plus contestable que l'histoire? Est-ce que tout dans l'histoire n'est pas matière à interprétation? Et parmi ces interprétations, ne suis-je pas libre de vous exposer la mienne?" (9).

Voici l'interprétation que j'ai choisie, elle s'articulera en trois temps. Je vais d'abord tenter de rappeler l'importance de la révolution intellectuelle du dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle et ses suites politiques, la part qu'a prise l'Italie dans cette mutation, et la place à laquelle Destrée se situe, en rappelant qui il est.

Dans une deuxième partie, je montrerai comment les forces qui sont nées de cette révolution vont se développer en Italie, sous le choc de la guerre, et comment Destrée va les apprécier.

En conclusion, je tenterai un portrait du député wallon en tenant compte des enseignements de ma démarche.

## JULES DESTREE ET LA REVOLUTION DE LA PENSEE DU TOURNANT DU SIECLE

Au tournant du siècle, l'Europe occidentale va connaître une crise intellectuelle intense, fondée sur la résurgence des valeurs idéalistes, bases philosophiques de la démocratie, du libéralisme et du socialisme. Cette contestation débouche sur une critique du mode de vie engendré par la société libérale, et sur une exaltation de ce que l'on va ressentir comme une unité de solidarité fondamentale: la nation. Les nouvelles sciences de l'homme s'élèvent contre les postulats sur lesquels reposent les systèmes politiques du temps: le rationalisme et le matérialisme. Elles vont fournir leur cadre conceptuel à la fois à la réaction antilibérale et à la réaction antimarxiste: il s'agit de la philosophie idéaliste, de la biologie évolutionniste de Darwin, du scientisme historique de Taine et Renan, de la psychologie sociale de Le Bon, et de l'école italienne de sociologie politique de Vilfredo Pareto et Roberto Michels.

Comment situer intellectuellement Jules Destrée dans cette révolution de la pensée? Subit-il l'influence, le choc des maîtres d'un mouvement aussi général que soudain, lié au sentiment de puissance que fait naître le progrès technique?

---

9. J. DESTREE, *Discours parlementaires*, Bruxelles, Lamertin, 1914, p. 651.

En 1883, Jules Destrée a vingt ans, est docteur en droit de l'ULB et, bien que sa profession le mette d'emblée en contact avec la classe ouvrière, comme avocat du syndicat l'Union verrière, il milite jusqu'en 1893, dans le mouvement libéral progressiste, proche de Paul Janson.

Lorsqu'il se rallie au Parti ouvrier belge en 1894, il adhère à un socialisme qu'il voit comme "l'héritier de la révolution de 1789", et dont la mission est la "rénovation sociale entamée par la révolution française et concrétisée dans la devise "Liberté, Egalité, Fraternité". Cette démarche, précise Destrée le 9 avril 1894 dans le *Journal de Charleroi* (10), doit être "régulière et légale". Le 14 octobre 1895, il devient député de Charleroi.

Peut-on distinguer dans ses écrits, l'influence ou le contact avec les nouvelles sciences de l'homme? Certainement, bien qu'il soit parfois difficile d'en mesurer l'impact.

### *La biologie évolutionniste*

La première des sciences humaines engendrée par un rejet du rationalisme et du matérialisme est la biologie évolutionniste. Charles Darwin, influencé par Malthus, a découvert la dimension génétique de l'évolution des êtres organisés. Dans cette perspective, il émet la théorie de la sélection naturelle des variétés les mieux adaptées, et établit l'ascendance animale de l'homme. Le rejet du fixisme du monde et de la doctrine de la nature humaine immuable, en place depuis *La Genèse* et Aristote, constitue un choc considérable qui ébranle l'idée de vie sociale stable. L'évolutionnisme, probablement mal compris, débouche sur le darwinisme social et les concepts politiques de "survivance du plus apte" et de "surhomme".

S'agissant de l'évolutionnisme, Destrée note en mars 1900, dans un article du *Peuple* consacré à la constitution d'une bibliothèque modèle pour les ouvriers, qu'il faudra y mettre "deux ouvrages indiquant la fatalité de la continuité de la vie, comment rien ne se détruit et tout se transforme, tous les lieux qui rattachent le présent au passé, l'avenir au présent, pendant qu'incessamment tout: animaux, plantes, humanité, croyance, arts, institutions, etc, se

---

10. J.-C. HENROTIN, *op. cit.*, p. 10.

modifie par degrés: je veux parler de l'évolution qui apparaît de plus en plus comme la vérité philosophique générale. Darwin l'a exposée pour l'histoire naturelle, mais comme les oeuvres du savant anglais sont trop touffues pour nos lecteurs "poursuit Destrée," nous nous contenterons du précis de Ferrière: *Le Darwinisme*, et nous y ajouterons le volume: *Science et Socialisme*, dans lequel E. Ferri a montré la concordance de la théorie évolutionniste avec nos aspirations" (11).

### *La philosophie idéaliste*

Ce qui caractérise le socialisme de Destrée est son aspect idéaliste, "Socialisme spiritualiste", note même Jean-Claude Henrotin qui rappelle que pour le député de Charleroi, "le socialisme est avant tout un courant de pensée philosophique, moral même, qui en fait presque une religion" (12).

Les penseurs qui ont le plus marqué la philosophie idéaliste, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sont assurément Bergson et Nietzsche.

Philosophe de la biologie évolutionniste, réagissant contre René Descartes et Emmanuel Kant, Henri Bergson considère que le monde est un ensemble d'images dont nous ne percevons immédiatement que des idées: idées de la pensée et idées des choses corporelles. Dès lors, l'intelligence ne saurait plus être le seul mode de connaissance de l'homme: la saisie intuitive et progressive de la vie prend le pas sur le positivisme. Le bergsonisme apparaît comme une tentative de rejeter le matérialisme et restaurer l'exigence métaphysique. C'est une arme qui, en d'autres mains, (Georges Sorel ...) permet la négation du libéralisme rationaliste et du socialisme matérialiste.

Quant à Friedrich Nietzsche, il fait dire à Zarathoustra que "le sens de leur être", pour les hommes, est de créer, à partir de leur volonté de puissance, un être qui, simultanément dépasse l'homme, et accomplit la vérité de son destin. Le "surhomme" sera celui qui

---

11. *Le Peuple*, juin 1900, dans J. DESTREE, *Semailles*, Bruxelles, Lamertin, 1913, pp. 194-195.

12. J.-C. HENROTIN, *La Pensée...*, p. 11.

aura la plus grande multiplicité d'instincts, acquis par une culture noble, axée sur le respect de la hiérarchie.

Si Destrée manifeste une réelle connaissance du nietzschéisme, et nous aurons l'occasion d'y revenir lorsqu'il nous parlera de D'Annunzio, nulle part, n'apparaît, dans les sources, une référence à Bergson. L'influence de ce dernier, comme celle de Nietzsche, est néanmoins considérable, au travers de Georges Sorel, sur l'ensemble des forces politiques que nous étudions, surtout en Italie.

Les comptes rendus de livres, recensés par Destrée et parus dans *l'Avenir social* de Bruxelles, en 1899, sont fondamentaux pour comprendre sa pensée. Dans l'analyse que Destrée fait de l'ouvrage de Saverio Merlino, *Formes et essence du Socialisme*, publié en 1898, le Wallon relève cette phrase de l'auteur: "Le perfectionnement de la conscience morale est la condition préalable de la réalisation du socialisme: si les hommes continuaient à être ce qu'ils sont aujourd'hui, aucun système socialiste ne pourrait fonctionner." "La forme paraît négligeable" à Merlino, ajoute Destrée, "l'essence est tout". Et Destrée épingle également un extrait de l'introduction écrite par Sorel, qui affirme que "le socialisme est une question morale, en ce sens qu'il apporte(...)" — et Sorel cite Nietzsche — "une nouvelle évaluation de toutes les valeurs". "J'aime assez", poursuit Destrée, "à voir ainsi mis en due lumière les influence idéalistes trop souvent dédaignées par le matérialisme historique" (13).

La position de Destrée sur l'importance de l'élément éthique n'est pas celle d'un suiveur. Rappelant que Napoleone Colajanni partage aussi cette opinion, dans un livre intitulé *Il Socialismo* et publié à Rome en 1898, Destrée note que Colajanni le cite, lui, le député de Charleroi, comme ayant propagé "cette conception large et complète du socialisme" et affirmé l'importance des préoccupations morales et esthétiques. Mais, contrairement à l'idéalisme absolu, qui sera antimatérialiste, Destrée continue à affirmer l'importance des problèmes économiques: "Il faut à l'homme du pain d'abord, c'est-à-dire la nourriture, le vêtement, le logis. Mais ensuite, dit Destrée, et en même temps, au fur et à mesure que se

---

13. J. DESTREE, "Socialisme", dans *Semaines*, Bruxelles, Lamertin, 1913, pp. 75 sv.



satisfont ses désirs matériels, naissent, aussi impérieux, inconscients parfois, les besoins du corps et de l'esprit" (14).

Quant au nietzschéisme élémentaire, Destrée lui a fait un sort à la Chambre de 15 juillet 1908, dans une intervention sur la question coloniale: "certains d'entre vous, tout au moins, connaissent sa théorie du sur-homme. On en a fait une application ingénieuse à la race et l'on a inventé la sur-race. Ce philosophe génial et dément: Nietzsche — dont les théories si hautes aussi longtemps qu'elles restent théories, aboutissent facilement à l'immoralité absolue, a eu ainsi une série de petits fils intellectuels dans lesquels il ne (se) serait point reconnu, et qui ont philosophé sur la supériorité nécessaire de la race germanique, avec la même rigueur que les impérialistes anglo-saxons l'avaient fait pour la race britannique" (15).

### *Le scientisme historique*

Marqué par la Commune de Paris qui provoque son mépris des foules, Hippolyte Taine dénonce, dans une oeuvre essentiellement conservatrice les méfaits du jacobinisme et de la Révolution de 1789. Il critique le rationalisme français qui débouche sur des constructions politiques artificielles, négligeant ainsi la lente croissance organique des institutions. Sa pensée rigoureusement déterministe lui fait entrevoir une histoire menée par la race, le milieu et le moment. Ce déterminisme biologique et psychologique alimentera une production intellectuelle nationaliste et raciste.

Méditant sur la décadence intellectuelle et morale française, méritée d'après lui, par un trop grand attachement à l'héritage révolutionnaire et démocratique, Ernest Renan considère que la défaite de 1870 peut être le point de départ d'une nouvelle France, prenant exemple sur les vertus autoritaires et guerrières de la Prusse. Ce nationalisme éclate dans *Qu'est-ce qu'une nation?* en

---

14. J. DESTREE, "Socialisme", ..., p. 76.

15. J. DESTREE, *Discours parlementaires*, ..., p. 421.

1882, où Renan affirme une conception idéaliste et volontariste de la nation, "âme et principe spirituel" (16).

Destrée a utilisée ce Taine là pour préparer le discours de rentrée de l'Université nouvelle de Bruxelles en 1901. Discours publié ensuite dans l'Avenir social sous le titre *La Fin du parlementarisme* (17). Il y rappelle notamment la critique de la délégation de la souveraineté nationale faite par Taine dans *Les Origines de la France contemporaine*.

Quant à Renan, il y fait allusion à plusieurs reprises, notamment en 1915, en route vers Gênes, en compagnie d'un député italien (18). Mais l'essentiel n'est pas là, il est dans la nature de la relation que Destrée entretient avec le concept de nation. Destrée a développé ses idées sur le sujet dans une conférence au Jeune Barreau d'Anvers en 1906, intitulée: *une idée qui meurt: la patrie*. Il faudrait l'exposer et l'expliquer dans sa totalité. Nous déboucherions, comme l'a fait Destrée six ans avant la *Lettre au Roi*, sur le problème wallon. Ce n'est pas notre sujet ici. Il est pourtant utile de mesurer la distance qui sépare Destrée de Renan:

"(...) Peuple, population, nation, nationalité, nationalisme et internationalisme, patrie, patriote, patriotisme, Etat, sont — écrit Destrée — des mot dont chacun comprend le sens, mais dont chacun le comprend avec une nuance différente. Vêtements lâches, flottant qui s'adaptent, sans qu'on n'y prenne garde, à des réalités diverses et parfois contradictoires". Et plus loin: "L'âme nationale, enfin; c'est un mot bien creux. Comme celle des individus, elle évolue et se modifie sans cesse. Bien prétentieux sont les théoriciens qui osent dire qu'elle est comme ceci ou comme cela et que, par conséquent, elle doit se diriger par ci ou par là. Laissez-la donc aller; elle saura bien trouver toute seule la direction qui correspond le plus naturellement à sa nature et à son passé. Si l'âme

---

16. E. RENAN, "Qu'est-ce qu'une nation", Conférence à la Sorbonne, 11 mars 1882, dans: R. GIRARDET, *Le Nationalisme français, Anthologie, 1871-1914*, Paris, Seuil, 1983, pp. 65-67.

17. J. DESTREE, *La Fin du parlementarisme*, Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée de l'Université nouvelle de Bruxelles le 14 octobre 1901, Bruxelles, L'Avenir social, 1901.

18. J. DESTREE, *En Italie avant la guerre, ...*, p. 85.

gauloise, jadis éprise de gloire militaire, en comprend à présent la vanité, soyez bien persuadé que son irrésistible énergie saura bien s'attester d'autres manières et ne croyez pas le monde fini parce qu'il entend se développer autrement que ne le lui ont indiqué les idéologues (19).

Comment ne pas illustrer tout ce propos relativiste par cette exclamation du député wallon: "je me sens comme une autre patrie dans cette Toscane exquise qui est plus ensorcelante encore que ma terre natale" (20).

### *La psychologie sociale*

La vie d'un peuple, ses institutions, sa destinée, ne sont, dit Gustave le Bon, que le "simple reflet de son âme", donc des "caractères moraux et intellectuels" qui représentent la synthèse de tout son passé, l'héritage de tous ses ancêtres, les mobiles de sa conduite. L'homme est conçu comme un être fondamentalement irrationnel, déterminé par des contraintes historiques et biologiques, motivés par des sentiments et des associations d'images, mais jamais des idées. L'individu n'ayant pas de valeur en soi, la société ne peut être constituée d'une simple somme des individus. C'est le collectif qui prône. Or, la foule est "émotive, impulsive, dangereuse et crédule", en un mot "féminine". Dans l'"ère des foules" où se dirige le monde, la plus grande méfiance doit prévaloir vis-à-vis des assemblées ...

On comprend que Le Bon et son ouvrage, *Psychologie des foules*, figurent au même titre que Taine, parmi les auteurs qui argumentent l'exposé de Destrée en 1901, sur *La Fin du Parlementarisme* (21). S'il fait appel à l'autorité de l'homme de science, Destrée ne méconnaît pourtant pas la distance qui le sépare idéologiquement de lui. Destrée place Le Bon parmi "les plus clairvoyants

---

19. J. DESTREE, "Une Idée qui meurt: la patrie", Conférence au Jeune Barreau d'Anvers, en 1906, *La Belgique artistique et littéraire de Bruxelles*, dans *Semaines*, pp. 45-56.

20. *ibid.*, p. 53.

21. J. DESTREE, *op.cit.*, dans: *Semaines*, p. 71.

de ses adversaires" quand ce dernier constate que "le socialisme nous a dès maintenant envahi" (22).

En dernière analyse, la position de Destrée se précise encore lorsqu'il approuve Colajanni qui, dit Destrée, "constate des rapports d'analogie, non d'identité entre la sociologie et la biologie". Colajanni, poursuit Destrée "répond victorieusement à une objection prétendument scientifique que nous retrouvons dans le livre de Monsieur Le Bon: savoir que le darwinisme est la condamnation des doctrines égalitaires du socialisme, puisqu'il établit que la loi naturelle est la lutte pour l'existence, aboutissant à la création d'une aristocratie pour la survivance des plus forts. La réfutation a été faite maintes fois, conclut Destrée (...) puisqu'on a "démonstré que la loi des espèces sociales était l'accord et la solidarité, conditions de leur résistance victorieuse à des espèces composées d'individus isolément plus forts" (23).

### *L'école italienne de sociologie politique*

Nulle trace chez Destrée — dans la limite de nos sources — de la cinquième composante de la révolution intellectuelle de la fin du siècle: l'école italienne de sociologie politique.

Frappé par le déclin de la bourgeoisie dirigeante et récusant la conception marxiste des classes sociales, Vilfredo Pareto dénonce les objectifs communs au libéralisme et au socialisme: permettre à des minorités de conquérir et de conserver le pouvoir. L'histoire, dans cette perspective n'est plus qu'un cimetière d'élites où se succèdent les minorités privilégiées.

Dans les systèmes démocratiques, dit Roberto Michels, dans *Les Partis politiques, Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties* (1914), la suprématie des masses est purement illusoire. Les clefs élus ont tendance à perpétuer et renforcer leur autorité. Les masses sont inertes et préfèrent abandonner leurs droits à une minorité de spécialistes.

Ces critiques, liées à la vision de l'homme comme être irrationnel, vont saper les fondements de la démocratie et du marxisme.

---

22. J. DESTREE, "Socialisme", (1899), dans: *Semaines*, p. 71.

23. J. DESTREE, *ibid.*, p. 77.

Elles vont déboucher sur le national-socialisme, après que l'affaire Dreyfus ait servi de catalyseur.

### *La révolution dreyfusienne*

Le 12 avril 1910, Georges Sorel écrit à Guiseppe Prezzolini, le directeur de la *Voce*, une des plus importantes revues littéraires et politiques de Florence. Qui est Sorel? Un penseur socialiste qui s'efforce d'introduire en France un marxisme plus orthodoxe que la vulgarisation de Jules Guesde, dont la faiblesse fut dénoncée par Marx et Engels eux-mêmes. Zeev Sternhell rappelle d'ailleurs que le *Manifeste du Parti communiste* n'a été édité en français qu'en 1895 alors qu'il date de 1848!

Qu'écrit Sorel à Prezzolini? L'affaire Dreyfus, note Sorel, "fut une révolution analogue à 89 et 48, c'est-à-dire un cyclone emportant les gens là où ils ne se doutaient pas qu'ils allaient" (24).

Que veut dire Sorel? Il l'a expliqué dans un livre, l'année précédente, intitulé *La Révolution dreyfusienne*, édité dans la *Bibliothèque du Mouvement socialiste*, à Paris.

En 1894, l'officier juif Alfred Dreyfus est condamné par le Conseil de guerre à la déportation perpétuelle, accusé d'avoir livré des documents à l'Allemagne. La France se divise sur la question de sa culpabilité. L'antisémitisme qui s'affirme alors est un mouvement profond, déjà installé, populaire et anticapitaliste. Edouard Drumont et ses amis nationalistes établissent la distinction entre deux capitalismes de natures différentes: celui du Juif, spéculateur en Bourse, du capital financier, et celui du Français, créateur du capital-travail, facteur clef de la production, de la richesse collective, créateur d'emplois.

Cet antisémitisme social se trouve une fonction d'intégration et de mobilisation de toutes les classes de "bons Français", pour refaire l'unité de la France contre le Juif "payé par l'Allemagne et source de discorde", dit-on. Cette analyse doit permettre au nationalisme d'apparaître comme la doctrine du consensus national: c'est la

---

24. B. SOMALVICO, "Sorel et ses contemporains", dans: *Georges Sorel et son temps*, sous la direction de J. JULIARD et SCHLOMO SAND, Paris, Seuil, 1985, p. 304.

doctrine du "faisceau", ainsi nommée dès 1894, par le marquis de Morès.

Un rapprochement s'opère, dans une même révolte contre l'ordre établi, ressentie par une grande coalition dans la lignée du boulangisme de Maurice Barrès, qui désire l'éclatement des cadres politiques traditionnels et l'effacement des vieilles divisions.

De nombreux socialistes, continuateurs de Proudhon, blanquistes et anciens communards, vont développer l'idée d'un antisémitisme progressiste. Le choc a lieu au moment où Jean Jaurès et la social-démocratie, après des hésitations, prennent parti pour Dreyfus et volent au secours de la République bourgeoise en péril, face à l'agitation des nationalistes.

Pourquoi ces hésitations du socialisme à venir au secours de Dreyfus? Premièrement car l'antisémitisme y est presque une tradition depuis Proudhon, qui s'est déchaîné contre les Juifs après que Karl Marx ait écrit *Misère de la Philosophie* pour attaquer les idées contenues dans *Philosophie de la Misère*, du premier. Marx est le "ténia du socialisme", dit Proudhon. Deuxièmement, cet antisémitisme vient de Marx lui-même. Zeev Sternhell note que "le problème de l'antisémitisme chez Marx n'est pas simple" et que sa conception du judaïsme est indissociable de sa conception de l'Etat libéré de la religion, de son désir de voir disparaître l'aliénation religieuse et de son émancipation totale de l'homme".

Pour l'historien israélien, comme pour Elisabeth de Fontenay, "on a tort d'imaginer que ce sont les Juifs qu'il pourfend, quand Marx n'a pour but que sa volonté de démolir à coup de marteau l'idéalisme hégélien. Car c'est incontestablement à la société bourgeoise que Marx s'attaque. Il est vrai que, ce faisant, il a plus que sérieusement contribué à enraciner l'amalgame judaïsme-bourgeoisie. Cet amalgame qui n'est pas de son invention, constituait alors le thème constant de la littérature progressiste de l'époque et était l'arme essentielle du combat contre l'argent." Et Zeev Sternhell note que c'est dans cette perspective que les collaborateurs de la revue *l'Humanité nouvelle*, Sorel, Vandervelde et d'autres, jugent opportuns d'éditer, en novembre 1898, le texte de Marx sur *La Question juive* (25).

---

25. Z. STERNHELL, *La Droite révolutionnaire*, ..., Paris, Seuil, 1978, pp. 187-188.

Quant à Jules Destrée, il a publié dans *Le Peuple* du 29 janvier 1898, un article, où après avoir souligné le geste chevaleresque d'Emile Zola vis-à-vis de Dreyfus, il lui explique pourquoi il fait, à son sens, erreur. "L'antisémitisme a cela de bon", écrit le député de Charleroi, "et a même ceci d'excellent, c'est qu'au jour des liquidations qui s'approchent, le peuple ne distinguera pas entre le banquier juif et le financier catholique, et fera rendre gorge indistinctement à toutes les sangsues avides qui se sont gorgées de son sang, à tous les capitalistes rapaces qui, sans travailler, auront amassé des fortunes en faisant travailler les autres.

L'antisémitisme porte dans ses flancs l'anticapitalisme(...)" conclut Destrée (26).

Guère brillant, à postériori, bien sûr; mais on doit s'étonner davantage, je crois, du ton que du contenu qui s'inscrit dans le contexte de l'époque, mais qui reste bien éloigné de l'antisémitisme développé par la droite nationaliste.

A cet extrait d'un texte bien connu, puisqu'il a été souvent utilisé contre Destrée, il faut ajouter l'analyse que fait de ces événements, la député de Charleroi, un an plus tard. Dans *l'Avenir social*, il écrit en 1899:

"(...) qu'on érige en principe la nécessité de l'opposition des intérêts de classe, qu'on proclame anathème tout ce qui vient de la bourgeoisie, qu'on déclare ne vouloir rien de commun avec elle, la théorie, ainsi poussée à l'extrême, devient funeste et rétrograde. On en a vu l'aboutissement étrange dans la décision d'ailleurs éphémère des marxistes de se désintéresser de l'Affaire Dreyfus, sous prétexte que les prolétaires français n'avaient pas à se préoccuper de ce débat entre bourgeois" (27).

Tout le monde ne tira pas des enseignements aussi sociaux-démocrates de la Révolution dreyfusienne. A la révision réformiste du marxisme, chère à Bernstein et Jaurès, va s'opposer une troisième révision antimatérialiste. C'est Georges Sorel qui en est l'initiateur. Avec les syndicalistes-révolutionnaires, il a le sentiment d'avoir

---

26. J. DESTREE, "A Emile Zola", dans *Le Peuple*, 29 janvier 1898, p. 1, col. 1&2.

27. J. DESTREE, "Socialismes", dans *Semaines*, ..., p. 69.

été manoeuvré et trahi, lorsqu'il a sauvé la République contre les antidreyfusards.

A Marx et à Proudhon, Sorel incorpore Nietzsche et Bergson, dont il fut élève. Hanté par le spectre de la décadence, l'auteur des *Réflexions sur la violence* (1908) (28) substitue aux fondements rationalistes, hégéliens du marxisme, la nouvelle vision de la nature humaine, présentée par Le Bon, Nietzsche et les sociologues politiques italiens. Puisque les masses sont incapables de mener d'elles-mêmes une insurrection victorieuse, il faut, en cultivant le "mythe" de la grève générale violente, faire naître une élite ouvrière consciente, morale et révolutionnaire.

Dans ce socialisme éthique, il ne restera plus à Sorel qu'à remplacer le cadre conceptuel du marxisme et la notion de prolétariat, par celle de nation. Cette mutation aura lieu dès que, pour lui, il deviendra clair que les mythes de grève générale et de violence prolétarienne, seuls capables d'ébranler la foule conservatrice, sont sans effet. Le prolétariat n'étant plus apte à remplir sa mission révolutionnaire, c'est à la nation qu'il va assigner ce rôle. L'objectif de l'action reste le même: le socialisme, mais un "socialisme éternel", à la mesure du consensus national.

Au moment du rapprochement d'une certaine droite socialisante et de la gauche nationaliste, Sorel joue le rôle capital. D'un côté comme de l'autre, il est considéré comme un maître, au même titre que Proudhon, le socialiste français, antirépublicain, antisémite, qui a rejeté Rousseau et la démocratie.

Si en France, Sorel séduit à la fois les maurassiens de l'action française et l'extrême gauche, son influence dépasse largement le cadre de l'hexagone. Cette même année, dans *La Lupa* (La Louve) s'organise la convergence entre les nationalistes italiens (Enrico Corradini) et les syndicalistes révolutionnaires (Arturo Labriola et Roberto Michels). De cette première revue naît l'*Avanguardia Socialista*, à laquelle collaborent Vilfredo Pareto, Benedetto Croce, et un jeune syndicaliste révolutionnaire: Benito Mussolini.

"C'est à l'occasion de la campagne en faveur de l'entrée en guerre de l'Italie", écrit l'historien Roberto Vivarelli, "que le syndicalisme révolutionnaire effectua dans ce pays sa volte-face, et

---

28. G. SOREL, *Réflexions sur la violence*, Paris, M. Rivière, 1908.



s'aligna sur les positions idéologiques des forces politiques qui convergèrent plus tard vers le fascisme" (29).

## JULES DESTREE ET LA GENESE DU FASCISME ITALIEN

Lorsqu'éclate la Grande Guerre, l'Italie, membre de la Triplice, invoque le caractère offensif du conflit déclenché par ses alliés, l'Allemagne et l'Autriche, pour conserver sa neutralité, ainsi que le prévoit l'accord de Vienne signé en 1882. Dans leur très grande majorité, note l'historien Pierre Milza, "les Italiens se sont montrés hostiles à l'entrée en guerre de leur pays. La plupart des catholiques, par fidélité au neutralisme du Saint-Siège et par hostilité à la France anticléricale. Les socialistes qui, dans la logique de la doctrine internationaliste, dénoncent le caractère impérialiste de la guerre", s'y opposent également. "Enfin la majorité des députés, représentative de la bourgeoisie libérale et sur laquelle Giovanni Giolitti — qui a quitté provisoirement le pouvoir en mars 1914 — continue d'exercer une influence prépondérante. Seuls des groupes marginaux, peu nombreux mais très actifs, se montrent franchement favorables à l'intervention. Les nationalistes de Corradini, soutenus par certains milieux industriels et flanqués de leur cortège de poètes et d'écrivains en quête de nouvelles émotions. Quelques syndicalistes révolutionnaires comme Corridoni ou de Ambris, ayant une faible audience populaire" (30), enfin quelques garibaldiens, radicaux, républicains ou socialistes dissidents qui estiment que le pays doit voler au secours du droit et de la démocratie.

Dans cette Italie coupée en deux, les intellectuels se rangent en majorité dans le camp interventionniste. Et Michel Ostenc, qui les a étudiés en 1983, précise que "les forces culturelles font pression sur l'opinion publique afin de contraindre les hommes politiques à lancer l'Italie dans la guerre. La forme choisie se situe donc en

---

29. R. VIVARELLI, "Georges Sorel et le fascisme", dans *Georges Sorel et son temps*, p. 124.

30. S. BERSTEIN, P. MILZA, *L'Italie Fasciste*, Paris, A. COLIN, 1970, p. 29.

dehors du Parlement. Les intellectuels interventionnistes, au nom d'un idéal civique et patriotique supérieur, prétendent imposer la guerre à des institutions légales jugées corrompues et basement matérialistes" (31). La réalité est pourtant moins simple. Si les arguments ne manquent pas pour entrer en guerre contre l'Autriche-Hongrie, l'ennemi héréditaire et l'ancien oppresseur, qui conserve encore les terres irrédentes de Trente, de l'Adige et de Trieste, les moyens militaires font totalement défaut en 1914. Comme le souligne Michel Dumoulin, "les stocks d'armes n'avaient pas été reconstitués après la guerre italo-turque de 1910-1911. D'autre part, si les griefs ne manquent pas contre l'allié autrichien, l'Italie vit en 1914 dans l'orbite du Reich, et l'Allemagne détient, dans la péninsule, une place intellectuelle privilégiée" (32). (...) C'était l'époque, discerne Destrée, "où l'Italie était non seulement engagée dans les liens politiques de la Triple Alliance, mais prise de jour en jour par l'admiration de l'Allemagne dans les domaines de la science, comme dans celui des affaires, sans s'apercevoir que cette pénétration étrangère était précisément le signe et la cause de l'affaiblissement de l'énergie nationale" (33).

C'est dans ce contexte que, de Londres, Jules Destrée s'embarquait pour l'Italie le 25 octobre 1914. Le Député libéral de Virton, Georges Lorand, avait commencé depuis septembre un important travail de propagande pour présenter la situation de la Belgique agressée. La mission que Destrée avait reçue du secrétariat du roi était de contacter les socialistes italiens et de veiller au transfert, en Angleterre, des oeuvres d'art qui avaient été exposées par les artistes belges à la biennale de Venise. A partir de décembre 1914, la campagne de propagande de Destrée va se dérouler en collaboration avec celle des Français.

Comme mon objet n'est pas d'étudier la mission Destrée proprement dite, mais plutôt ses relations avec des milieux politiques choisis, je signalerai simplement que, sur le plan de la propagande

---

31. M. OSTENC, *Intellectuels italiens et fascisme(1915-1929)*, Paris, Payot, 1983, p. 29.

32. J. DESTREE, *Souvenirs...*, pp. 28 sv.

33. J. DESTREE, *Figures italiennes d'aujourd'hui, ...*, p. 239.

de, et jusqu'à l'automne de 1914, le rôle de Destrée et de Lorand a été primordial.

"Les deux hommes ont été le fer de la lance", écrit encore Michel Dumoulin, "dans des milieux sociaux différents, de l'idée du bon droit bafoué avant de devenir les hérauts de l'amitié belgo-italienne et les chantres de l'intervention de la péninsule dans le premier conflit mondial" (34). "Pour beaucoup de consciences italiennes", note quant à lui Jules Destrée, "l'aventure belge fut un critère pour l'appréciation morale des événements; et une fois discernés les bourreaux et les victimes, les conséquences de ce verdict peu à peu s'éclairèrent" (35).

Comme pour la France, et plus tard pour l'Allemagne, la genèse du fascisme italien est constituée par la rencontre puis la synthèse de trois courants d'idées: un courant nationaliste, animé par Corradini et D'Annunzio, une réaction idéaliste que suscitent Croce et Gentile, et enfin un courant syndicaliste-révolutionnaire hérité de Georges Sorel.

### *Le courant nationaliste*

Le désastre militaire d'Adoua (1896) constitue le point de départ du nouveau nationalisme italien.

Pour Enrico Corradini (1865-1931), cette défaite met surtout en évidence l'infériorité économique de l'Italie en Europe. Son nationalisme s'élabore dans la critique du socialisme, qui entend répartir les richesses dans un pays où il faudrait d'abord en produire. Le débat ne s'exprime donc pas dans les termes marxistes de "lutttes des classes", mais plutôt en termes d'affrontements entre "nations prolétaires" et "nations ploutocratiques". Son nationalisme débouche sur l'impérialisme.

"J'ai rarement rencontré un esprit plus méthodique et plus précis", en dit Destrée dans *Les figures italiennes*, où il décrit son entretien fortuit avec Corradini, à Rome, au printemps 1916. "Il y a, en Italie, beaucoup d'intelligences vives, souples et brillantes, mais à

---

34. J. DESTREE, *Souvenirs*, ..., p. 55.

35. J. DESTREE, *Figures italiennes*, ..., p. 65.

ces qualités fréquentes, Corradini ajoute à un degré exceptionnel la netteté rigoureuse de la démonstration. (...). Et encore: "On le sentait opiniâtre dans son idée, ancré dans une conviction longuement méditée, obstiné à repousser toute déviation, tout fléchissement, toute transaction. Il ne réussit point à me convaincre, mais j'avoue qu'il m'embarrassa à diverses reprises, par l'impossibilité de découvrir immédiatement le vice de son argumentation. Il me fit, en tout cas, réfléchir, et c'est un service dont il faut toujours rester reconnaissant" (36).

Cette réflexion amène d'ailleurs Jules Destrée à théoriser sur la formation du nationalisme: "Ce sont souvent d'heureuses entreprises militaires qui, en surexcitant le sentiment national, déterminent dans un peuple des mouvements nationalistes auxquels des théoriciens ingénieux n'ont pas de peine à trouver des justifications doctrinales. Mais cette origine n'est guère qu'un phénomène d'occasion; en réalité, l'impérialisme a des causes plus profondes. Les conditions les plus favorables à sa naissance et à son développement sont, suivant Destrée, une tradition continue de souveraineté, une surabondance démographique, une prospérité économique. A défaut de succès guerriers, l'Italie réunit à un haut degré ces trois conditions et est et sera toujours par conséquent — un terrain particulièrement favorable aux cultures impérialistes."

Et Jules Destrée de constater que les nationalistes utilisent la référence facile aux grands souvenirs historiques de l'Italie: l'Italie de Corradini tend ainsi à se rattacher à l'Empire de Rome. "Filiation contestable", juge Destrée qui discerne dans l'antiquité "un admirable foyer d'énergies dominatrices". (...) "C'est dans l'action même de ses armées, de ses magistrats et de ses marchands que se réalisait le sentiment qu'avait le peuple romain de sa supériorité sur tous les autres, et le triomphe de sa civilisation, due à son excellence plus qu'à la contrainte, en était la justification". L'éclat d'un grand passé n'est pourtant pas la condition suffisante à la formation d'un impérialisme: si le volume de sa population est en baisse, un peuple devra renoncer à la domination. "En revanche," précise Destrée, "le phénomène opposé pousse presque fatalement aux rêves d'hégémonie. Le pangermanisme est en corrélation

---

36. J. DESTREE, *Figures italiennes*, ..., p. 194.

étroite avec l'exhubérance démographique de l'Allemagne; (...). Pour accentuer corrélativement la prospérité économique, les nationalistes veulent agrandir le territoire et lui adjoindre des colonies proches." Et Destrée, cinglant: "On peut se demander s'ils ne confondent point grandeur et dimension" (37).

Destrée analyse ensuite le programme des nationalistes pour qui la politique extérieure de conquête de nouveaux champs d'exploitation, par la diplomatie appuyée par des forces militaires et par la guerre, détermine une politique intérieure autoritaire. "La cohésion augmentant, une autorité forte, indiscutée, est nécessaire". Les nationalistes sont monarchistes et ont des sympathies cléricales "parce que", précise Destrée, "la religion, qu'ils en soient ou non des fidèles, leur apparaît un salutaire moyen de police sociale. Enfin," écrit Destrée, "ils sont les adversaires acharnés du socialisme, qui est pour eux ferment de la désagrégation nationale, partisan systématique de la paix, comme eux sont des partisans systématiques de la guerre. Ainsi," conclut le député en un rapprochement qui fera fortune dans les milieux politiques d'après-guerre, "pour des buts diamétralement opposés, socialistes et nationalistes font appel aux mêmes mâles qualités de l'homme et du citoyen: l'énergie, l'esprit de lutte, le sacrifice des instincts égoïstes à la collectivité".

Et c'est encore la philosophie idéaliste et le nietzschéisme élémentaire que Destrée débusque dans les théories de Corradini et de ses amis: pour eux, "La guerre, il faut toujours y penser; il faut toujours la préparer. Rien ne vaut un pareil souci pour viriliser les âmes. Et les nationalistes propagent la théorie de la valeur morale de la guerre (...). Une nation qui n'est pas entretenue dans une atmosphère de bataille est vouée à la plus déprimante somnolence et à la décrépitude; l'organisation militaire n'est pas seulement une nécessité pour la sauvegarde des frontières, c'est un facteur moral d'une inestimable efficacité.

"La guerre a pour but la conquête. Une nation forte est une nation de proie. Si elle est forte, la conquête est son droit. Bien plus, elle est son devoir. Pour essayer de justifier de pareilles déclarations, et notamment leurs prétentions à un domaine colo-

---

37. J. DESTREE, *Figures italiennes*, ..., pp. 203-204.

nial, les nationalistes reprennent la spécieuse théorie des races supérieures. La nature, disent-ils, est mouvement, activité, changement. Elle aspire à produire, à fructifier, à se donner. L'homme sain et les nations dignes de vie aspirent de même à augmenter de jour en jour leur activité et leur production. Les plus actifs et les plus producteurs sont les plus méritants. (...) Une civilisation supérieure n'a-t-elle pas le droit de remplacer une civilisation inférieure, et quelle civilisation peut être supérieure à celle que l'Italie a héritée du Monde latin?"

"Ces sophismes ne sont pas très neufs", fait remarquer Jules Destrée. "Ils ont été la facile excuse des Européens pour la conquête de l'Afrique. Ils ont servi aux Allemands pour dissenter avec pédanterie sur leur droit d'envahir la Belgique et de ravager la France" (38).

Mai 1915, à Quatro, petit port proche de Gênes, où les Chemises rouges de Garibaldi s'étaient embarquées cinquante ans plus tôt pour la conquête de la Sicile et du royaume de Naples, D'Annunzio prend la parole pour la grandiose commémoration de l'expédition des Mille, et se fait le chantre de l'interventionnisme. Le roi s'est fait excuser, à la demande du Conseil des Ministres, par un télégramme au Maire de Gênes. C'est pourtant en s'adressant "à la majesté du Roi absent mais présent" que D'Annunzio incite le peuple et le gouvernement à la guerre. Dans un lyrisme flamboyant, il clôt son discours par une transposition sur le plan national du Sermon sur la Montagne:

"Bienheureux ceux qui, ayant jusqu'à hier crié contre l'événement, accepteront en silence la suprême nécessité et ne voudront pas être les derniers, mais les premiers!

Bienheureux les jeunes qui sont affamés et assoiffés de gloire, car ils seront rassasiés!

Bienheureux les miséricordieux, car ils auront à essayer un sang resplendissant, à pousser une douleur rayonnante!

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur; bienheureux ceux qui reviennent avec la victoire, car ils verront le visage nouveau de

---

38. J. DESTREE, *ibid.*, p. 205.

Rome, le front à nouveau couronné de Dante, la beauté triomphante de l'Italie" (39).

"La légende dannunzienne n'a jamais manqué de couleur, si elle a parfois manqué de discrétion," juge Destrée, "mais elle a toujours paru un peu théâtrale". Et d'analyser: "Nul pays, plus que celui-ci, n'est riche d'éthique nationale; l'aspiration vers l'unité qui l'a soulevé pendant tout le XIX<sup>ème</sup> siècle est le plus frappant exemple de mystique patriotique que l'on puisse trouver dans l'histoire contemporaine (...)" (40). Et Jules Destrée relève, ici encore, la trace de Nietzsche. Un Nietzsche qu'il estime peut-être "lu un peu superficiellement par D'Annunzio, mais apportant une justification aux débordements de l'instinct nationaliste".

Selon Destrée, "la victoire sanglante du tyran est pour le poète comme un "frémissement sensuel inédit". "Faut-il voir", interroge Destrée, "en cette fièvre psychologique, la genèse de l'impérialisme de D'Annunzio?" Sans doute, dit Destrée, qui cite le poète: "Cette cruauté qui est au fond de tous les hommes sensuels, fait que le péril ne m'épouvante pas, mais m'attire". Et Destrée de trouver curieux que Nietzsche, négateur de l'Etat, soit à la base de l'impérialisme allemand d'un Treistchke. "Curieux mais point inexplicable" remarque-t-il, car "nous ne sommes plus au temps des condottieri, et le rêve de puissance zarathoustrien, quand il reste confiné dans le domaine de l'individu, risque fort d'avorter en piètres expériences. (...) Dès lors, le nietzschéisme doit rester une conception cérébrale, sans prolongement dans les faits" ou, poursuit Destrée, "il doit se transformer; l'esprit de guerre, l'esprit de conquête ne peut s'exprimer que dans l'ordre collectif. Le nietzschéisme pratique, c'est l'impérialisme. De l'affirmation du surhomme, il faut passer à l'exaltation de la surpatrie. C'est ce que fait D'Annunzio" (41).

La surpatrie, "apparue dans les flammes de la guerre", souligne le député wallon, qui décrit encore les paradoxes du poète lyrique patriotique qui l'amènent à s'intéresser aux débats de l'électoratis-

---

39. M. OSTENC, *Intellectuels italiens ...*, pp. 31-32.

40. J. DESTREE, *Figures italiennes, ...*, p. 160.

41. J. DESTREE. *ibid.*, pp. 170-171.

me giolittien, dernier avatar du nietzschéisme! et se faire élire par le "peuple imaginaire du Midi" sur le programme de la "Défense de la Beauté contre les barbares" et le "sauvetage de la terre privilégiée où Léonard a créé ses impéieuses madones et Michel Ange ses héros indomptables!" Siégeant "à l'extrême droite, en raison du caractère ultra-conservateur de ses professions de foi, "note Destrée," il s'en fut un jour s'asseoir à côté des plus extrémistes de gauche. Le temps qu'il faut pour passer matériellement de droite à gauche s'était exactement confondu avec celui qu'exige moralement une telle évolution" (42).

"Fier éveillé de son peuple", D'Annunzio reste donc, pour Destrée, le militant d'un nationalisme impérialiste "qui trouve son inspiration dans "la force active du nietzschéisme transposé de l'individualisme dominateur en collectivisme agressif" (43). On ne saurait mieux qualifier celui que Maurice Barrès appelait le "nouveau Dante", (44) et qui, le 13 mai 1915, exalte une fois encore le jeune peuple de Rome à ne pas céder à la "Vieille Italie" de Giolitti, qui tente une dernière action parlementaire pour refuser la guerre:

"Assez! Renversez les bancs, brisez les balances fausses!" s'écrie D'Annunzio. "Cette nuit pèse sur nous le fait romain, cette nuit pèse sur nous la loi romaine. Acceptons le fait, acceptons la loi. Imposons le fait, imposons la loi. Nos destins ne se mesurent pas avec l'empan du mercier mais avec l'épée. Pourtant, c'est avec le bâton et la gifle, avec le coup de pied et le coup de poing qui se mesurent les complices et les entre-metteurs, les goinfres et les lèche-bottes de l'ex-chancelier allemand qui, du haut d'une colline de Rome, joue au Grand-Jupiter. (...) (il s'agit du prince de Bulow, en mission à Rome). Je vous le recommande. Je voudrais pouvoir vous dire: je vous le livre. Ceux d'entre vous à la main la plus leste auront bien mérité de la cité et de la santé publique. Formez-vous en pelotons, formez-vous en patrouilles civiles et

---

42. J. DESTREE, *ibid.*, p. 175.

43. J. DESTREE, *ibid.*, pp. 172 et 191.

44. G. TOSI, "Maurice Barrès regarde D'Annunzio", dans: *Maurice Barrès, Actes du colloque de Nancy*, 1963, pp. 207-219.



faite la ronde, mettez-vous à l'affût pour les prendre, pour les capturer. Vous n'êtes pas une foule hurlante mais une milice vigilante" (45).

On est loin, à travers cette violence verbale, de l'opinion de Destrée selon laquelle "on ne déclare pas la guerre par un discours parlementaire, et que c'est au pouvoir exécutif — et non au Parlement — de choisir le moment de l'entrée en campagne et à régler les modalités". Destrée écrit: "Vers quelles extrémités cet enthousiasme emportait-il l'Italie? La faction neutraliste allait-elle tenter la résistance et la répression? Alors, c'était non plus la guerre de libération contre le Teuton exécré, mais la hideuse guerre civile, la discorde intestine. Déjà, des morts et des blessés étaient tombés sur le pavé des rues ...

L'hésitation fut brève, heureusement, (...). La patrie italienne triomphait et prenait conscience d'elle-même avec ivresse" (46).

### *La réaction idéaliste*

Conjointement à ce courant nationaliste qu'animent les Corradini, Prezzolini, Papini et D'Annunzio, se développe une réaction idéaliste dont Croce et Gentile sont les plus éminents représentants.

Amené au marxisme dans les années 1890 par Antonio Labriola, puis compagnon de route idéologique de Sorel, Benedetto Croce prend la tête de la réaction idéaliste italienne contre le positivisme et le scientisme. Dans son ouvrage *La philosophie de l'esprit* (1902-1917), il dénonce le culte excessif du fait et de l'abdication de la pensée au profit de l'observation expérimentale. C'est l'étude historique, menée conjointement à celle de la philosophie, qui représente le meilleur guide méthodologique pour l'activité intellectuelle. La liberté morale est un a priori au socialisme comme au libéralisme. "Le socialisme est mort", proclame-t-il, et il substitue à son rationalisme marxiste l'anticartésianisme de Bergson.

Ainsi que l'a montré l'historienne Maria Malatesta, Croce, pendant la guerre, attribue au peuple allemand une "romanité" analo-

---

45. M. OSTENC, *Intellectuels italiens...*, p. 33.

46. J. DESTREE, *En Italie avant la guerre, ....*, pp. 161-162.

gue au concept développé par Sorel, et critique la civilisation démocratique, propre aux sociétés anglo-françaises. A la civilisation fondée sur l'exaltation des intérêts individuels, Croce oppose le modèle éthique de la Rome républicaine et du Moyen Age, caractérisé par la subordination de l'individu à l'Etat. Par conséquent, l'Etat éthique allemand devient le dépositaire de l'ancienne culture romaine, et toute la tradition culturelle et philosophique de l'Allemagne doit être défendue, en dehors des alliances politiques conclues à l'occasion de la guerre (47). Cet Etat est conçu comme une force à opposer à l'inconscience politique du socialisme et à l'incapacité des démocraties modernes, inaptés à la formation d'élites dirigeantes.

La pensée de Croce, diffuseur en Italie des mythes de Sorel et de ses *Réflexions sur la violence*, est recueillie, malgré lui probablement, par la jeunesse italienne qui, à son tour, voit un mythe dans la théorie du philosophe, selon laquelle l'homme est capable de créer. "Les jeunes d'aujourd'hui", écrit Giuseppe-Antonio Borgese en 1912, "sont dannunzio-crociens ou crocio-dannunziens" (48).

Avec la guerre, Croce voit la confirmation de la mort du socialisme: "Les luttes internationales priment toujours davantage sur les luttes sociales" écrit-il, et "les acteurs de l'histoire du monde sont les peuples et les Etats, non pas les classes" (49). Face à l'interventionnisme et à l'agitation de D'Annunzio et de ceux qui font campagne pour l'entrée en guerre, il n'a pourtant que mépris. Neutraliste, il se montre persuadé qu'au-dessus du devoir envers la Patrie, il y a le devoir envers la Vérité. Cette analyse débouchera pourtant, comme d'autres, sur des solutions antidémocratiques aux questions politiques de l'Après-Guerre. Elle contribuera à l'avènement du fascisme italien, mais ramènera aussi Croce, au tournant de 1925, dans le courant d'opposition au régime de Mussolini.

La compagne de Croce en 1903 est Giovanni Gentile, avec lequel il fonde *La Critica*. Historien de la philosophie nationale,

---

47. M. MALTESTA, "Georges Sorel devant la guerre et le bolchevisme", dans *Georges Sorel et son temps*, p. 105.

48. G.A. BORGESSE, "Croce e Vico, Croce e "I Giovanni", *La Cultura contemporanea*", IV, 1912, p. 125-172, dans: M. OSTENC, *op.cit.*, p. 14.

49. M. OSTENC, *Intellectuels italiens...*, p. 90.

Gentile identifie l'histoire à la philosophie dans la doctrine de l'actualisme: c'est dans l'acte que se conjuguent passé et présent, espace et temps. La liberté du citoyen réside dans l'obéissance à la loi. Critiquant le marxisme, Gentile prône un Etat éthique, "synthèse", dit-il, "des consciences individuelles", qui rejettera la révolution libérale née de 1789, et étrangère au Risorgimento.

Concernant l'intervento, la grande majorité des intellectuels italiens y sont favorables, et rejettent la position neutraliste de Croce. Si bien, note l'historien Michel Ostenc, que "le philosophe de l'interventionnisme est Giovanni Gentile, qui se prononce totalement en faveur de la guerre. C'est une adhésion absolue qui se passe d'explications ultérieures parce que Gentile voit dans la guerre la fin du matérialisme et l'avènement de l'idéalisme en action" (50).

Et le Député Destrée? Où est-il? Avec Gentile contre Croce? Ils n'apparaissent ni dans son journal, ni dans ses ouvrages. A-t-il été effarouché par leur anti-socialisme? C'est peu probable. Ce vide est d'autant plus étonnant que Gentile et Croce apparaissent aux Italiens, dès la première moitié du siècle, comme des personnalités de tout premier plan. Croce est d'ailleurs en contact avec des milieux que fréquentera Destrée, puisqu'il rencontre Julien Luchaire, directeur de l'Institut français de Rome, à Naples en 1914 (51).

### *Le courant syndicaliste-révolutionnaire*

Plus nombreux, naturellement, ont été les contacts de notre témoin privilégié, Jules Destrée avec les représentants du troisième courant intellectuel, qui, dans le modèle que nous suivons, a fait déboucher certains sur le fascisme. Il s'agit du syndicalisme-révolutionnaire.

L'influence de Sorel s'exprime dès 1904 par le biais d'Arturo Labriola, professeur d'économie politique, dans le syndicalisme du nord de l'Italie. Un groupe sorélien minoritaire, "Action directe", dont fait partie Alceste De Ambris, participe à la création de la

---

50. M. OSTENC, *ibid.*, p. 91.

51. M. OSTENC, *ibid.*, p. 96.

C.G.T. italienne, en 1906. Le premier numéro de la revue *La Lupa* sort en 1910. Cette publication fait apparaître le nom de Georges Sorel parmi les directeurs, et réunit des militants nationalistes de droite et de gauche. Un article de Arturo Labriola "I due nazionalismi" montre les affinités entre le syndicalisme et le nationalisme. Cette même année 1910 voit la parution en traduction italienne des *Illusions du progrès* de Georges Sorel. Cet ouvrage est précédé d'une préface d'Agostino Lanzillo, qui s'attache à préciser, avec raison, que Sorel, dans cette oeuvre, a avant tout voulu montrer le mensonge sur lequel repose la démocratie, et en dénoncer les dangers (52).

Une partie des syndicalistes-révolutionnaires fonde, en 1914, l'Unione Italiana del Lavoro, en se ralliant à l'idée nationaliste et révolutionnaire de l'intervention de l'Italie dans la guerre. De Ambris et ses amis (notamment Filippo Corridini) participent à la campagne interventiste aux côtés du poète rebelle, Giuseppe Ungaretti, qui a suivi les cours de Bergson au Collège de France et qui, lui aussi, est fasciné par Sorel.

Le guide de ces nationalistes est sans conteste le chef socialiste maximaliste Benito Mussolini. Le maximalisme s'est développé dans le Parti socialiste italien avant le Congrès de Reggio Emilia en 1912, où il obtint la majorité en faisant voter l'expulsion du Parti des militants qui avaient soutenu la guerre tripolitaine avec le leader socialiste Leonida Bissolati. Ce radicalisme constitue un refus de tout projet de compromis, même partiel ou provisoire, avec les forces définies comme bourgeoises, et renvoie à une idée mythique de la Révolution qui prendra, à partir de 1917, l'apparence de l'expérience bolchevique.

L'historien Roberto Vivarelli note la correspondance objective entre les lignes maîtresses de la politique maximaliste et les thèses de Sorel, sans pouvoir en établir la filiation, ce qui nous importe peu puisqu'une évolution parallèle a pu être possible. Et Mussolini, élément le plus représentatif du courant maximaliste du P.S.I., y joue un rôle considérable à travers la direction du quotidien socialiste *Avanti*. Ce que l'on pouvait lire, par exemple, le 18

---

52. M. OSTENC, *Intellectuels italiens...*, p. 91, n.50. - J. DESTREE, *Souvenirs...*, pp. 35 sv.

juillet 1912 dans ce journal, sous la plume de Mussolini, montre bien la conception idéaliste de son socialisme:

"Qu'importe au prolétariat de comprendre le socialisme comme on comprend un théorème? Nous voulons le croire, nous devons le croire, l'humanité a besoin d'un Crédo. C'est la foi qui fait bouger les montagnes, parce qu'elle donne l'illusion que les montagnes bougent. L'illusion est, peut-être, l'unique réalité de la vie" (53).

La rupture entre Mussolini et le P.S.I. va s'opérer en novembre 1914, suite à la fidélité de ses dirigeants et de la majorité du Parti à la position pacifique de l'Internationale. "Théorie assez sommaire", note Destrée en analysant cette position, "d'un verbalisme creux, qui pouvait avoir quelque significations autrefois, mais qui se trouve tout à fait impuissante à donner des solutions pour les problèmes actuels. Théorie basement égoïste et destructive de toute solidarité, qui pousse la neutralité militaire jusqu'à la neutralité du coeur et de l'esprit. Ce matérialisme prolétarien", poursuit le député wallon, "ressemble fort au matérialisme bourgeois et a un aspect assez répugnant, qui fait honte à certains socialistes officiels, eux-mêmes, lorsqu'on cause avec eux" (54).

Et Destrée explique que cette manière de voir a naturellement été critiquée, "non seulement dans le peuple dont les instincts généreux et idéalistes s'accomodent mal de thèses aussi sèches et aussi dogmatiques, mais aussi chez certains dirigeants du Parti". Notons que notre Wallon nuancera cette position emportée, après une rencontre avec le leader du P.S.I, Filippo Turati, en avril 1915. "On accuse trop vite les hommes politiques d'obéir à des mobiles peu nobles". "Gardons toute notre estime et notre sympathie à des hommes comme Turati (...)", écrit Destrée, et il expose les raisons non doctrinales de l'opposition à la guerre des socialistes officiels italiens: arguments non seulement militaires et financiers, mais aussi moraux et politiques. Le but de la défense directe et immédiate du territoire et de l'intégrité nationale n'est pas évident. L'intervention de l'Italie ne serait pas décisive dans le conflit.

---

53. R. VIVARELLI, "Sorel et l'histoire de son temps", dans: *Georges Sorel en son temps*, ..., pp. 127-129.

54. J. DESTREE, *En Italie avant la guerre*, ..., pp. 32-33.

Enfin, Turati a "la conscience vive qu'il faut travailler à maintenir, jusqu'aux extrêmes possibilités, l'unité morale et politique du Parti et des organisations ouvrières qui s'y rallient, unité que les débats sur la guerre ont si fortement menacée" (55).

Certains leaders du P.S.I. ne voient pas les choses de cette manière. "L'un de ceux-ci a levé l'étendard de la révolte" annonce Destrée dans un article du *Petit Parisien* daté du 1er décembre 1914, et repris dans sa chronique *En Italie, avant la guerre*. "L'on ne parle plus depuis quinze jours que du cas Mussolini; et l'on ne se passionne plus, pour ou contre, qu'à l'occasion des événements les plus considérables de la guerre", écrit Destrée, qui rencontre le dissident le 16 novembre 1914, et fait le portrait de celui "dont toute l'Italie s'occupe": (56)

"Petit homme noir, paraissant la quarantaine, moustache noire, très vif, mais regards fuyants, (57) (il est) (...) né il y a trente et un ans seulement, de parents pauvres, dans un village des environs Forli. C'est dire qu'il appartient à cette forte race romagnole dont les qualités de probité, de travail et de démocratie passionnée se sont imposées dans divers domaines de l'intellectualité italienne". Revoici Taine chez Destrée!

"Très courageux et travailleur, (...) (Mussolini) se forma péniblement lui-même. Cet autodidacte fit tous les métiers pour conquérir des diplômes d'instituteur, de professeur aux écoles techniques, de docteur en langues romandes dans une université suisse (...). Sa facilité de plume, son éloquence nerveuse, et surtout son accent de sincérité lui valurent, dans le parti socialiste, une certaine situation", note le Carolorégien. Et Destrée de rappeler que l'inspirateur de la politique du journal l'Avanti en a compris "l'insuffisance et le verbalisme", et a proclamé que le devoir socialiste du moment était la guerre, la guerre aux côtés des alliés, la guerre immédiate. A cet effet, il a lancé un journal: *Il Popolo d'Italia*, ce qui valut d'être expulsé du P.S.I.

---

55. J. DESTREE, *ibid.*, pp. 148-149.

56. J. DESTREE, *ibid.*, pp. 31 sv.

57. J. DESTREE, *Souvenirs....*, p. 118.

"La crânerie de Mussolini", note Destrée, "renonçant à ses seuls moyens d'existence pour ne pas continuer à défendre une ligne de conduite qu'il désapprouvait, lui valut de nombreuses sympathies, encore qu'elles fussent un peu déconcertées par la soudaineté de son évolution.

"J'ai voulu voir ce Mussolini" écrit Destrée, de Florence, le 1er décembre 1914. "J'ai été lui signaler l'étonnante prétention de von der Goltz de réduire par la faim les ouvriers belges qui refusent de travailler sous l'ordre allemand, et il a fait aussitôt un article enflammé disant que ce n'était pas avec des ordres du jour ni avec des meetings, mais avec des fusils qu'il fallait répondre. *La guerra!* Si vous l'aviez entendu prononcer ces mots, avec une expression d'illuminé, les yeux d'un mystique en extase! *La guerra*, la seule chose à méditer, à préparer tout de suite pour l'honneur de l'Italie et pour l'honneur du socialisme. Si vous aviez vu les installations pauvres de ce *Popolo d'Italia*, et les yeux luisants, et l'âme passionnée de son directeur, vous n'eussiez point douté de sa sincérité. Mais est-ce un précurseur ou un rebelle? Chi lo sa?" interroge Destrée (58).

Richard Dupierreux, collaborateur de Jules Destrée qui l'accompagnait en Italie, nous apporte des précisions sur l'objet de la démarche du député wallon. Ses souvenirs de cette époque, Dupierreux les a relatés dans le *Journal de Charleroi* en mai 1954: "Comme l'Avanti, l'organe officiel du parti avait plusieurs fois refusé de publier un communiqué belge relatif aux déportations d'ouvriers, ce qui nous paraissait être l'essentiel devoir d'un journal qui défendait la classe ouvrière, nous n'avons porté le communiqué qu'à un journal réfractaire qui portait le titre de *Popolo d'Italia*." Et Dupierreux confie que si son patron a décrit cette rencontre, il a dû, avec la guerre, le faire avec "certaines réserves et quelque silence".

"La salle de rédaction où nous avons été reçus était une sorte de pauvre grenier où le directeur, qui était en même temps le rédacteur en chef, et la rédaction toute entière, travaillait sur une table de bois blanc, (...) Ce jeune Italien ardent et impétueux, s'indigna une fois de plus des manoeuvres de la politique allemande. Mais

---

58. J. DESTREE, *En Italie avant la guerre*, ..., p. 35.

il manifesta une tristesse indignée parce qu'il se voyait obligé de ne point publier le communiqué le lendemain, et de ne pouvoir le commenter ainsi qu'il le voulait. Sa raison était péremptoire: son journal ne paraîtra pas le lendemain, parce qu'il n'avait plus d'argent pour payer ses typographes! Il ne lui fallait que peu de chose, et il ne tarda pas à en être pourvu. Le lendemain, le communiqué paraît, encadré d'un article enflammé contre l'Allemagne" (59).

Richard Dupierreux lui aussi laisse des silences lourds de sous-entendus. Destrée a-t-il fourni le "peu de chose" nécessaire à la parution du *Popolo d'Italia* et de son communiqué sur la Belgique? C'est très probable. Dans l'introduction à l'édition des *Souvenirs des temps de guerre*, en 1980, Michel Dumoulin, chercheur au F.N.R.S., notait qu'on devait à la vérité "de dire que l'hypothèse selon laquelle le député de Charleroi aurait joué un rôle dans le ravitaillement de Mussolini en argent frais n'est pas dénouée de fondement". Michel Dumoulin fait surtout allusion à un rapport de la Sûreté italienne du 31 août 1915, consacré aux ressources financières du Popolo, et citant notamment Destrée (60).

Il est clair que si le 2 novembre 1914, le député wallon en compagnie de Turati, parlait "avec tristesse de la scission Mussolini", dès que la rupture entre le directeur du Popolo et le P.S.I. est consommée, Destrée s'en fait un allié dans sa campagne de propagande pro-belge vis-à-vis du prolétariat italien. Jules Destrée ne sera d'ailleurs pas le seul étranger à apporter un appui financier au Popolo, puisque "Marcel Cachin, le jeune et brillant député socialiste", comme l'appelle Destrée, jouera ce rôle au nom des socialistes français (61).

Dans son ouvrage *Les socialistes et la guerre européenne*, publié en 1916, Destrée pouvait écrire avec raison: "Qui voudra compulsier les collections de l'*Avanti* et d'*Il Popolo d'Italia* pendant les

---

59. R. DUPIERREUX, "Le Souvenir de Jules Destrée, XI, Nos amis d'Italie et une île...", dans *Le journal de Charleroi*, 3 mai 1954.

60. J. DESTREE, *Souvenirs...*, p. 38.

61. P. MILZA, *L'Italie fasciste devant l'opinion française*, Paris, A. COLIN, 1967, p. 239, n. 27.



mois de décembre 1914 à mai 1915 trouvera, à côté d'incidents personnels et locaux, d'invectives superflues et d'actualités périmées, tout ce que la littérature socialiste peut offrir de notable dans la discussion de la guerre et de la paix. Mussolini fut solennellement exclu du Parti, mais il n'en continua pas moins sa propagande, et il serait puéril de nier qu'elle conserva un caractère socialiste" (62).

On ne peut s'empêcher de rapprocher cette analyse de Destrée de celle d'un jeune militant socialiste italien dont le nom deviendra un des symboles de l'antifascisme: Antonio Gramsci. Le 31 octobre 1914, il écrit dans *Il Grido del Popolo* en parlant de Mussolini: "Ce n'est donc pas une fusion de tous les partis dans l'unanimité nationale, car, dans ce cas, sa position serait anti-socialiste. Ce qu'il voudrait, c'est que le prolétariat prenne clairement conscience de sa force de classe et de son potentiel révolutionnaire, et reconnaisse pour le moment qu'il n'est pas suffisamment mûr pour assumer le timon de l'Etat (...) si, du moins, j'ai bien interprété ses déclarations un peu confuses et les ai développées comme lui-même l'aurait fait" (63).

## LE DICTATEUR ITALIEN ET LE DÉPUTÉ WALLON

Poursuivons au-delà de la Grande Guerre les destinées du futur dictateur et du député wallon. Ancien combattant, qui fut grièvement blessé, Mussolini noue des liens, début 1919, avec D'Annunzio. Ce sont aussi les thèmes des nationalistes d'avant-guerre qui, à côté des revendications sociales, sont désormais défendus dans le *Popolo d'Italia*: la victoire de l'Italie ne doit pas se limiter à la satisfaction des aspirations irrédentistes les plus traditionnelles, la paupérisation du pays est due à l'émigration: l'Italie pauvre et surpeuplée aurait besoin de débouchés économiques et coloniaux. La solution du problème national de l'Italie passe par le maintien

---

62. J. DESTREE, *Les Socialistes et la guerre européenne, ...*, pp. 75-76.

63. A. GRAMSCI, "Neutralité active et agissante" (1914) dans *Ecrits politiques, I, 1914-1920, Textes choisis et annotés par R. PARIS*, Paris, Gallimard, 1974, p. 66.

du Brenner, l'occupation de la Dalmatie et la fixation de la frontière aux Alpes dinariques.

C'est au printemps 1919 que Mussolini, par le *Popolo d'Italia*, rassemble à Milan les socialistes réformistes de l'Association nationale des Combattants, qui prêchent la solidarité entre les classes sociales ayant combattu côté à côté, regroupant les anciens des sections d'assaut, spécialistes des coups de mains, adeptes de la violence et disciples de D'Annunzio.

De la synthèse de ces groupes, naissent les *Faisceaux italiens de Combat*, qui, affirmant le caractère révolutionnaire de la guerre, reprennent le nom, *Fasci*, des organisations ouvrières révolutionnaires d'Italie du Sud au XIX<sup>ème</sup> siècle. Après l'échec de D'Annunzio, qui tente d'annexer Fiume par la force, les Fasci recueillent l'héritage du combat nationaliste; arditi et anarchistes se joignent à leur programme républicain, nationaliste et socialisant. En août 1922, marchant sur Rome, ils prendront le pouvoir.

Jules Destrée, lui, a d'autres occupations; c'est en Russie révolutionnaire que le gouvernement belge l'envoie en mission en 1917. Il arrive comme ambassadeur extraordinaire au moment des hésitations et lenteurs du ministère Kerensky. D'abord témoin de la prise de pouvoir par les bolcheviques, il doit, sur ordre du gouvernement belge, remplir une mission à Pékin. De retour en Belgique en 1919, il devient, fin de cette année-là, ministre des Sciences et des Arts dans le second gouvernement Léon Delacroix. Après la chute de ce ministère, fin 1921, Destrée est désigné à la Commission de Coopération intellectuelle de la Société des Nations, où il est à nouveau en contact avec les conflits idéologiques internationaux.

Comment voit-il la prise de pouvoir de Mussolini en Italie? C'est dans la presse, *La Peuple* et le *Journal de Charleroi*, qu'il faut chercher l'opinion de l'ancien ministre. Ce travail a été réalisé en 1977 par Jean-Claude Henrotin, dans son mémoire consacré à la pensée politique de Jules Destrée.

La position de Destrée en 1922 et 1923 a surpris plus d'un observateur. Le député wallon a manifestement conservé une sympathie certaine pour le nouveau chef du gouvernement italien: "Ce n'est pas sans satisfaction que je vois arriver au pouvoir un homme qui a connu, qui a éprouvé personnellement toutes les misères des

plus pauvres", écrit-il dans le *Journal de Charleroi*. Et il poursuit judicieusement: "L'opposition des deux termes: "fascisme et socialisme", est loin d'être complètement exacte et ne peut satisfaire que les esprits superficiels jugeant sommairement à distance. En réalité, les chemises noires comprennent en grande partie des socialistes. J'entends que de nombreux électeurs socialistes de 1919 sont devenus des fascistes(...)".

Lorsque plus loin, le député de Charleroi s'interroge sur l'avenir du gouvernement fasciste, malgré sa prudence à répondre, Jules Destrée fait preuve d'une légèreté naïve: "(...) tout au plus peut-on affirmer, en raison de ses origines, et de la nature de ses effectifs, qu'il ne sera pas plus réactionnaire qu'un cabinet Facta" (64).

Ces propos provoquent des réactions négatives parmi certains amis politiques de Destrée, plus clairvoyants que lui sur la nature même du nouveau régime italien (65). Mais le député wallon récuse les arguments qui lui sont amicalement avancés et commente: "(...) Des excès sont inséparables de toute situation troublée", écrit-il, le 15 novembre 1922, "mais il ne faut pas exagérer de parti pris. Il ne faut pas surtout rendre le chef d'un mouvement populaire responsable de tout ce qui se fait à l'occasion de ce mouvement et dès qu'il est arrivé au pouvoir, Mussolini a fait respecter l'ordre et la légalité au moins autant que ses prédécesseurs" (66).

Ces propos semblent marginaliser Destrée au sein de son parti qui manifeste à Bruxelles le 26 novembre 1922, d'autant que le tribun carolorégien émet des réserves sur cette action dans le *Journal de Charleroi* du 2 décembre, sous le titre "Manifestations". Toutefois, la position qu'il y défend est très en retrait par rapport à ses interventions précédentes:

"Je n'aime pas plus les conservateurs anglais ou les nationalistes français que les fascistes italiens, mais il me paraîtrait déplacé

---

64. J. DESTREE, "L'aventure italienne", dans: *Le journal de Charleroi*, 4 novembre 1922, p. 1.

65. E. VAN WALLEGHEM, "L'aventure italienne", dans: *Journal de Charleroi*, 11 novembre 1922, p. 1.; voir aussi J.D., *Au Conseil général*, dans: *Journal de Charleroi*, 10 décembre 1922, p. 1.

66. J. DESTREE, "L'aventure italienne", réponse à E. Van Walleghem, dans: *Journal de Charleroi*, 15 novembre 1922, p. 1.

d'injurier M. Bonar Law ou M. Poincaré. Injures faciles et sans risque, à distance, mais qui peuvent nuire, par contre-coups imprévus, aux intérêts belges.

Et ce que je dis ici du blâme, je le dit aussi de la louange. Il paraît que les "Amitiés Italiennes", dont je suis membre, ont envoyé un télégramme enthousiaste à Mussolini. J'aime à dire que je suis tout à fait étranger à cette manifestation intempestive et que si j'avais été consulté, je l'aurais déconseillée" (67).

"Nous devons nous moquer du fascisme qui est un phénomène spécialement italien. Le fascisme n'est pas possible en Belgique" proclame Destrée devant la Fédération socialiste de Charleroi, le dimanche 3 décembre 1922, avant de condamner enfin vigoureusement cette doctrine le 20 août 1923 (68).

Politiquement, la faute est difficilement excusable. Historiquement, elle me paraît assez aisément explicable. L'analyse de Destrée, qui voit dans le fascisme des composantes socialisantes, est correcte. "Ni droite ni gauche", dit l'historien Zeev Sternhell, mais suffisamment de gauche dans le programme pour abuser la classe ouvrière et de nombreux intellectuels. Le phénomène sera le même en Allemagne. Les syndicalistes-révolutionnaires et les socialistes antimarxistes ont créé ce socialisme éternel en se rapprochant des nationalistes les plus réactionnaires. Mais jusqu'en 1924 (l'assassinat du député socialiste Matteoti), puis 1925 (les Accords de Latran, marquant l'adhésion des conservateurs catholiques au régime), les ambiguïtés sont suffisamment nombreuses pour voir dans le fascisme un mouvement jeune et révolutionnaire.

Même si la marche sur Rome prend l'allure d'un coup d'Etat, Mussolini, grâce au roi qui l'appelle légalement au gouvernement, sauvera longtemps l'apparence. Ses déclarations larmoyantes sur la violence de certaines de ses troupes joueront dans le même sens.

En outre, il ne faut pas oublier que, dans le ministère constitué le 30 octobre 1922, si Mussolini assume la Présidence du Conseil des Affaires étrangères et de l'Intérieur, les fascistes ne représen-

---

67. J. DESTREE, "Manifestations", dans: *Journal de Charleroi*, 2 décembre 1922, p. 1.

68. "La Fédération socialiste de Charleroi examine la situation politique", dans: *Le Peuple*, 5 décembre 1922, p. 1.

tent que trois sur treize ministres. Comme le note l'historien Pierre Milza, en apparence il s'agit donc d'un cabinet de coalition où siègent des libéraux, des conservateurs et même des populaires. La chambre reste d'autre part en fonction jusqu'en janvier 1924, date à laquelle elle sera dissoute et remplacée par une plus docile.

Au moment où Destrée s'égarait, le 31 octobre 1922, Léon Blum écrit dans *Le Populaire*, organe de la S.F.I.O.: "Le coup d'Etat fasciste a réussi parce qu'il était porté par la sympathie, par l'assentiment préalable d'une portion considérable de l'opinion. Mussolini et le roi n'avaient pas seulement avec eux l'armée. Ils avaient avec eux le grand patronat qui, de toute évidence, subventionne depuis l'origine l'agitation fasciste. Ils avaient avec eux — c'est sur quoi je veux attirer l'attention, dit Blum — une fraction très importante de la petite bourgeoisie, et même du prolétariat dupé ou contraint. (...) Le fascisme avait pour lui l'opinion" (69).

En 1929, dans son ouvrage bien connu, *Introduction à la vie socialiste*, dédié à "un jeune homme qui hésite", Jules Destrée développe les relations entre les concepts de socialisme et de liberté. Comme le fera l'historiographie de la guerre froide, Destrée renvoie dos à dos fascisme et bolchevisme. "Leur idéologie est identique. La même mère les a engendrées: l'irritation contre le régime démocratique et ses insuffisances. Ils adorent la même divinité; la contrainte brutale".

"La réaction du socialisme contre le fascisme fut immédiate", rappelle Destrée, oubliant son hésitation, "mais dans cette attitude, il y avait un mouvement réflexe de défense plus qu'une condamnation de principes. Pour se faire accepter et subsister par les possédants, le fascisme avait pris dès ses débuts une allure d'agression violente contre le socialisme italien. Il s'était posé en sauveur de l'ordre bien qu'en réformateur" (70).

L'année suivante, le député de Charleroi se donnera l'occasion d'apporter un témoignage nouveau sur l'Italie. Il nous livrera en 1931 un beau livre intitulé *Un jour, je voyageais en Calabre...* Il s'agit de commentaires touristiques. Quelques pages seulement

---

69. P. MILZA, *L'Italie fasciste devant l'opinion française*, ..., p. 64.

70. J. DESTREE, *Introduction à la vie socialiste*, Bruxelles, L'Eglantine, 1929, pp. 139 sv.

abordent, avec une très grande prudence, les problèmes qui nous intéressent ici. Jules Destrée note une évolution considérable de l'infrastructure et un important développement économique et intellectuel de la Calabre, qu'il avait parcourue précédemment.

"Quelle est la part du gouvernement actuel dans cette transformation? Comment cette population frondeuse admet-elle la suppression de la liberté?" s'interroge Destrée, qui précise qu'il s'est abstenu de toute conversation politique. "L'exaltation des esprits est telle", nous dit Destrée, "qu'on ne peut faire de réserve sur le régime qu'en devenant aussitôt un ennemi national. Tandis que d'autre part, pour les antifascistes, on ne peut", écrit-il, "admirer quoi que ce soit en Italie, fut-ce une crois byzantine, sans être aussitôt suspect de complaisance pour la dictature". Et Jules Destrée de nous décrire un fascisme omniprésent, par ses symboles; le Fascio, la hache des licteurs, décore les monuments publics et les boutonnières de nombreux citoyens, tandis que les portraits de Mussolini sont partout, ainsi que des "Viva Mussolini" sont écrits sur les murs. "J'ai rencontré une fois "Viva Noi" (Vive Nous), était-ce une ironie?" interroge encore Destrée.

Le député de Charleroi souligne encore la militarisation des enfants, une discipline de Parti, qui "peut être salutaire pour la nation, mais qui a le défaut d'être belliqueuse". Après avoir relevé la sympathie de la population pour un défilé fasciste, Destrée conclut: "Plutôt que de croire à une soumission un peu lâche, je préfère admettre la sincérité de ces manifestations et penser que le régime a pu inspirer à la population une sorte d'enthousiasme mystique dans le culte de la grandezza nationale" (71).

"Mystique", c'était le terme employé par Destrée lors de sa première rencontre avec Mussolini en 1915. Malgré sa volonté de rester l'observateur détaché, le député de Charleroi ne peut s'empêcher de s'indigner, entre deux descriptions des temples grecs: "Ainsi, ces milliers de paysans que j'ai vus, courbés sur la terre, travaillent non pour eux, mais pour faire des rentes à un seul

---

71. J. DESTREE, *Un jour je voyageais en Calabre*, Bruxelles, L'Eglantine, 1931, p.74.

homme? Il semble que le capitalisme agraire a quelque chose de plus choquant que le capitalisme industriel" (72).

Si Mussolini avait bien changé depuis 1915, Destrée était resté le même.

### *Une force dangereuse...*

Pour conclure, je reviendrai sur la période trouble de la guerre pour terminer ce portrait de Jules Destrée, mis en situation, dans la vie politique italienne, et réévalué par rapport à la genèse du fascisme.

L'historien Michel Ostenc relève deux thèmes fondamentaux dans l'attitude des intellectuels italiens pendant la guerre: l'hostilité à l'Italie de Giolitti et la découverte du peuple italien par les intellectuels (73).

Il est remarquable que le député wallon rencontre totalement ces deux mouvements. La description que Destrée fait de Giolitti dans *Figures italiennes* n'est guère flatteuse. L'animosité du carolorégien tient non seulement au neutralisme de Giolitti, mais aussi à sa situation politique. "C'est", note Destrée, "peut-être M. Labriola qui explique le mieux cette psychologie politique quand il considère Giovanni Giolitti, comme le représentant d'une classe nouvelle introduite dans le jeu des courants anciens de la collectivité nationale, par le développement de l'industrie et du commerce" (74). Mais au travers de Giolitti qui fut premier ministre de 1903 à 1914, c'est aussi les moeurs politiques du parlementarisme italien que Jules Destrée égratigne.

"Une Chambre, constituée sur cette base n'a donc plus qu'apparemment l'aspect d'une assemblée où les opinions déterminent les mouvements. En réalité, la politique de clientèle se substitue à la politique proprement dite et", poursuit Destrée, "un filet de connivences, de complicités, de renconnaissances dont Giolitti tient les cordes, étouffe et étrangle la vie parlementaire. Le niveau moral

---

72. J. DESTREE, *Un jour...*, pp. 62-63.

73. M. OSTENC, *Intellectuels italiens...*, pp. 77-78.

74. J. DESTREE, *Figures italiennes*, ..., p. 30.

de la Chambre et son prestige dans le pays s'en trouvent singulièrement diminués".

Et c'est à ce même titre que Jules Destrée marque son admiration pour le peuple italien. "(...) Le peuple entier", dit-il, comprit "qu'il fallait faire la guerre", et entre le 13 et le 15 mai (1915), il fit entendre, dans la rue, qu'il ne voulait pas qu'on vendît l'honneur italien. Journées grandioses! Elles n'attestèrent point seulement la loyauté héroïque du peuple envers ses traditions historiques les plus pures, mais consommèrent le divorce de la nation et du parlement" (75). Même si le fond historique de cette analyse n'est pas correct, elle rend compte de l'opinion sur le peuple italien, que Destrée partage avec les intellectuels de cette époque et qui se renforcera encore, après l'étonnant mouvement national, qui suit le désastre de Caporetto en octobre 1917, où 400.000 Italiens sont mis hors de combat.

A ces deux thèmes, j'en ajouterai un troisième qui me paraît permanent à toutes les analyses que Destrée fait du nationalisme italien, quelle que soit sa forme. C'est la conscience qu'il existe là une force dangereuse pour les valeurs auxquelles il tient, mais qu'il doit manipuler, momentanément, pour défendre ces mêmes valeurs.

Nulle part que dans cet extrait de 1918, il n'a mieux précisé les idées qui sont les siennes: "Qu'un homme aime et exalte sa patrie, fort bien. Mais si ce patriotisme n'est point renfermé dans des limites morales, avec quelle rapidité il peut par degrés insensibles, glisser à l'infatuation chauvine et devenir un danger d'agression à l'extérieur, de compression à l'intérieur! le "sur peuple" menace la liberté chez les autres et ne peut l'assurer à ses citoyens. Survient une crise et la folie le mène au crime.

C'est pourquoi, tout en croyant l'action d'une minorité nationaliste un stimulant salubre, je considérerais," poursuit Destrée, "comme extrêmement redoutable pour l'Europe et pour l'Italie elle-même, qu'un pareil parti fut quelque jour le maître des destinées de la nation. J'espère d'ailleurs que ce jours ne luira jamais", conclut-il (76).

---

75. J. DESTREE, *ibid.*, pp. 52-53.

76. J. DESTREE, *ibid.*, pp. 227-228.



Ainsi, l'accueil favorable réservé en 1922 par le député de Charleroi à la prise de pouvoir de Mussolini, nous apparaît bien davantage comme une erreur de jugement ponctuelle, que comme une confusion idéologique.

"Fantaisie d'artiste, sans doute." avait jugé l'éditorialiste du *Peuple*, Auguste Dewinne, le 15 novembre 1922.

## Jules Destrée and Italy: Meeting National-Socialism

BY

PHILIPPE DESTATTE

### Summary

During World War I the Belgian government sent Jules Destrée on a mission to Italy; the impact of that country to the Walloon representative allows us to determine his intellectual attitude when in contact with a political world which, together with Germany, developed most highly the ideas of "nation" and "socialism". The setting side by side of these two concepts, which were separately attributed to Destrée and presented as two different aspects of a personality, raises many questions.

In other words, to what extent can social concerns and a sensitiveness with regard to the national idea lead a man like Destrée, in former days, or anyone else, nowadays, to an ideology with a name the sonority of which sounds like a maxim: "national socialism"?

The answer given by the author can be divided into three parts: first he brings to mind the importance of the intellectual revolution in the last quarter of the 19th century and its political consequences, the part played by Italy in this mutation and the place Destrée occupies in the process.

In a second part he points out how the forces emanating from this revolution develop in Italy under the shock of war and how

they are evaluated by Destrée. Finally, the author paints a portrait of the Walloon representative taking into account the lessons drawn from his mission.

## Jules Destrée en Italië: Op weg naar het Nationaal-Socialisme

DOOR

PHILIPPE DESTATTE

### Samenvatting

Tijdens de Eerste Wereldoorlog werd Jules Destrée door de Belgische regering met een opdracht naar Italië gestuurd. De impact van dat land op de Waalse volksvertegenwoordiger stelt ons in staat om zijn intellectuele houding te bepalen wanneer hij in aanraking komt met een politieke wereld die, samen met Duitsland, de ideeën "natie" en "socialisme" het verst heeft doorgedreven. Het bijeenbrengen van deze twee concepten, die elk afzonderlijk aan Destrée worden toegeschreven en voorgesteld worden als twee verscheiden aspecten van een persoonlijkheid, doen vele vragen rijzen. Met andere woorden, tot op welke hoogte kunnen sociale overwegingen en een gevoeligheid voor de idee "natie" een man als Destrée in zijn tijd, of gelijk wie, ook heden, leiden tot een ideologie waarvan de naam zelve klinkt als een slagzin: "nationaal socialisme"?

Het antwoord dat de auteur op deze vragen geeft, valt uiteen in drie delen: vooreerst brengt hij het belang van de intellectuele revolutie van het laatste kwart der 19de eeuw in herinnering en de politieke gevolgen ervan, het aandeel van Italië in deze mutatie en de plaats die Destrée in deze veranderingen inneemt. In een tweede deel toont hij aan hoe de krachten die uit deze revolutie ontstaan zijn, zich in Italië onder de beroering van de oorlog ontwikkelen en hoe Destrée ze beoordeelt. Tenslotte hangt de

auteur een beeld op van de Waalse volksvertegenwoordiger rekening houdend met de lessen die deze uit zijn zending heeft getrokken.